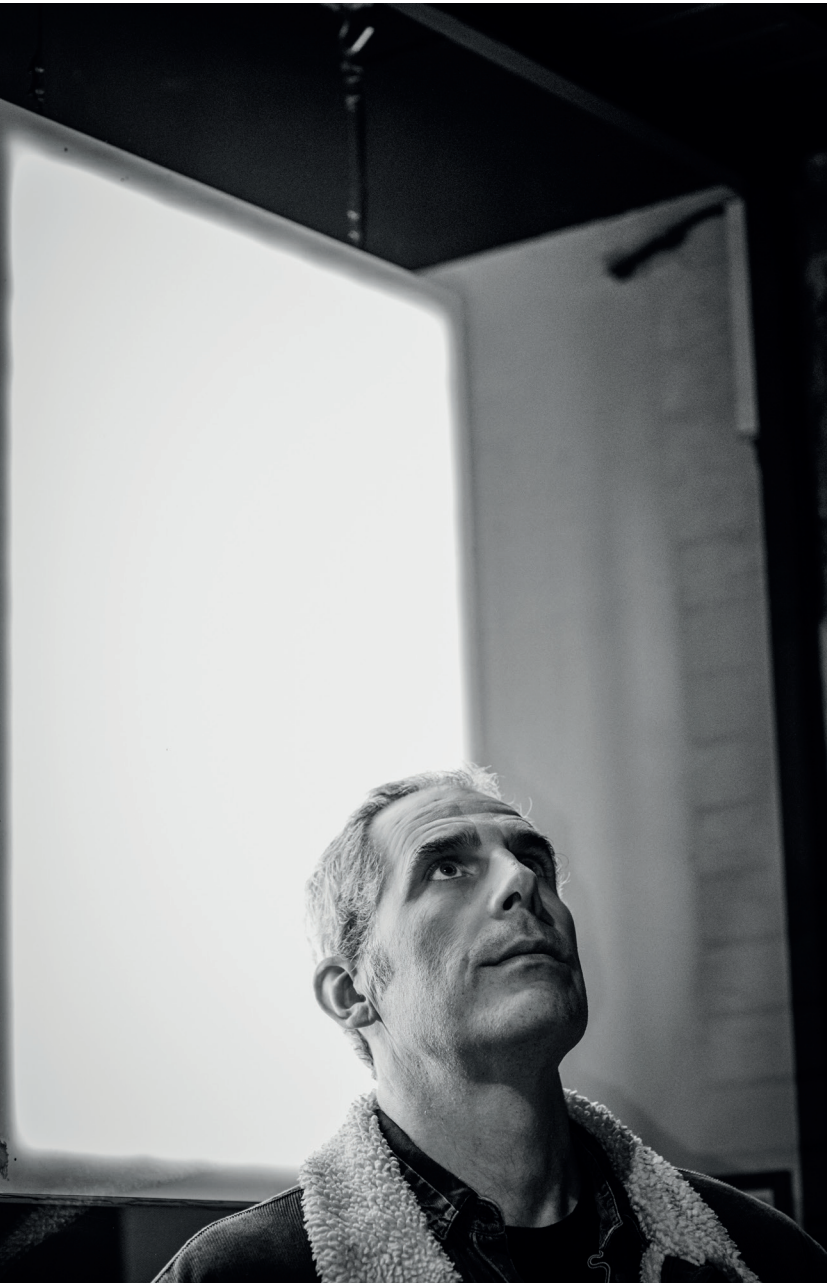


L'INDOCILE FRAGILITÉ DES MOTS

Par Emmanuel Abela ~ Photo : Jessica Calvo



**DANS UN RECUEIL
FOISSONNANT, FASCINANT À
BIEN DES ÉGARDS, PASCAL
BOUAZIZ CONSIGNE LA
DÉFAILLANCE DES MOTS.
CES DERNIERS TREMBLENT,
BUTENT, MAIS S'OBSTINENT.
ILS TÉMOIGNENT D'UNE
LUTTE OÙ L'ÉCRITURE
DEVIENT À LA FOIS PERTE,
DEUIL ET RESPIRATION.
ENTRETIEN.**

Avec Bavarde aphasie sur Chansons trouées (Médiapop Éditions), Pascal Bouaziz livre un objet littéraire singulier : un journal tenu au cœur d'un blocage d'écriture, accompagné de chansons abandonnées, perforées, laissées volontairement inachevées. De ces deux masses – le journal et les « chansons trouées » – naît un ouvrage inquiétant, mais irradiant : une voie démultipliée, un entremêlement, une nécessité plutôt qu'un hasard. La parole déborde alors même qu'elle ne trouve plus ses mots. Entre doute, quête d'identité, épuisement et éclairs de lucidité, le fondateur de Mendelson et de Bruit Noir explore la perte du langage, la disparition d'un « pays » intérieur et la nécessité de retrouver un peuple auquel parler. Il en résulte une réflexion intime, mais aussi profondément politique, sur le pouvoir qu'exercent les mots aujourd'hui encore. Dans la douleur, il explore un langage riche, juste, senti, au profit d'un monde habitable. Au commencement se situait une parole, débridée et salutaire ; à la fin, aussi.

Le titre, *Bavarde aphasie*, contient un paradoxe. Comment est-il né ?

Je ne savais pas si ce matériau devait devenir un album ou un livre. Tout venait d'un carnet retrouvé par hasard, rempli de textes qui butaient sur un vide, une sorte de blancheur. À cause d'événements personnels, ce carnet est devenu comme un miroir. J'ai voulu aller au bout de ce qu'il contenait, épuiser ce peu de langage qui restait. Mais cet « épuisement » m'a épuisé moi-même : j'étais incapable de passer le premier mot. Puis je suis tombé sur la phrase de Fitzgerald citée en exergue ; elle m'a débloqué : « Je vais écrire tout ce que je peux écrire sur le fait que je ne peux pas écrire. » Alors j'ai tenu le journal de cette aphasie. Et là, paradoxe total : ce journal est devenu très bavard. Il a débordé. J'en étais le premier surpris.

Ce journal donne le sentiment d'une lutte constante avec les mots.

Oui, mais sans aucun plaisir d'écriture. C'était comme se heurter au même mur, s'y cogner et finir par observer les fissures. Et en collecter la poussière. Une obsession quotidienne. J'ai rempli le carnet jusqu'au bout, puis je l'ai retourné pour écrire dans l'autre sens. Quand il n'y avait plus de place, j'ai ressenti un soulagement énorme : le carnet décidait de lui-même que c'était fini. C'est là que s'est jouée une forme de libération. Non pas parce que j'écrivais, mais parce que je pouvais m'arrêter. J'ai même noté : « Je n'écrirai plus. » Je l'ai dit à voix haute. Et je l'ai écrit quand même, au cas où. Peut-être n'écrirai-je plus de chansons, plus de poésie, plus rien ? Ainsi, je faisais le deuil de l'écriture, tout simplement.

Il en résulte ce recueil cependant, d'une richesse inouïe.

Oui, j'ai envoyé *Les Chansons trouées* à Philippe [Schweyer, ndlr] de Médiapop, ces ébauches de textes que je n'avais pas mis en musique, puis le journal séparément. Il voulait publier les deux. L'idée d'insérer les chansons dans le journal est venue de là : il avait raison, les deux sont inséparables.

Tu parles d'une « perte irrémédiable » : ta capacité à écrire.

Quand tu écris des chansons depuis très longtemps et que tu n'y arrives plus, tu te demandes : « Que suis-je, en définitive ? » C'est vraiment la question. D'où les exergues, notamment cette phrase de Ghérasim Luca : « Homme, quel vide es-tu ? » Et puis, cette citation d'Iggy Pop, « *I can't seem to speak the language.* » Je l'ai détournée. Pour moi, ce n'est pas seulement ne pas parler allemand [la citation fait allusion aux difficultés de l'artiste lors de son arrivée à Berlin avec David Bowie à la fin des années 70] : c'est se sentir étranger dans sa propre langue. Ne plus pouvoir parler du tout.

— ***Aujourd'hui, j'ai l'impression que ce monde a disparu – ou que j'en ai été séparé. C'est un autre deuil.*** —

C'était exactement mon état : je n'arrivais plus à parler, ni chanter, ni écrire.

Tu évoques pourtant un « pays » qui serait le tien, ailleurs.

Oui. Un pays imaginaire, un pays de traduction, situé entre les langues. Un endroit où Pessoa, Dostoïevski ou Aharon Appelfeld pourraient discuter ensemble. Je ne sais pas où il se trouve, mais je sens que ce n'est pas ici. Et puis il y a l'autre pays : celui du public, de ce « peuple imaginaire » auquel un artiste s'adresse. Plus jeune, je rêvais de ce monde idéal, plein de gens brillants, curieux, drôles. Mendelson est né de cette aspiration-là. Aujourd'hui, j'ai l'impression que ce monde a disparu – ou que j'en ai été séparé. C'est un autre deuil.

Ce sentiment a-t-il été nourri par ton déménagement ?

Quitter Paris, et le quartier de la gare de l'Est, arriver à Bordeaux sans connaître personne, ça m'a déstabilisé. Mais aujourd'hui, j'y ai trouvé une communauté vivante, associative, créative et joyeuse. Il fallait juste du temps. On n'écrit pas seul dans un désert : il faut trouver à qui parler.

Malgré tout, ton livre semble chercher une forme d'affirmation.

Oui, il cherche un « oui ». Je crois que tu as raison. Je ne sais pas si j'aime l'espoir, mais j'aime l'espérance. Camus disait que dire « non » impliquait un « oui » à autre chose. *Bavarde aphasie* est une quête de ce oui-là : un nouvel espace d'expression, une langue et un peuple retrouvés. Et puis je crois profondément que le langage structure le monde – nous ne vivons pas en dehors de ce langage. Son appauvrissement actuel réduit nos vies et nous conduit au pire. Mais nous continuons de construire des mondes avec les mots : des mondes plus vastes, plus justes, plus vivables. C'est aussi pour cela que ce livre existe.

— **BAVARDE APHASIE
SUR CHANSONS TROUÉES,**
Pascal Bouaziz, Médiapop Éditions